



La Morale des lignes, Mecislas Golberg, Alia, 176 p., 10 euro.

Ce petit livre est une révélation sans l'ombre d'un doute. C'est tout à la fois une méditation sur l'art graphique et un discours spécifique sur l'art d'André Rouveyre (1879-1962), qui a été le grand ami de Guillaume Apollinaire (et auquel il a consacré un livre de souvenirs mémorable paru en 1953. Fils d'un éditeur de Paris, André Rouveyre est entré à l'École des Beaux-arts de Paris où il a été l'élève de Gustave Moreau. C'est à son cours qu'il a connu Henri Matisse, dont il est devenu l'ami. Il n'a pas terminé ses études et a bientôt commencé à collaborer à de nombreuses revues satiriques comme *Le Rire* ou *Le Pêle-Mêle*. Volontiers polémique, il a eu

des démêlés avec Paul Claudel en 1914 et ce n'a pas été la seule dispute causée par ses portraits-charges ! Il a été par contre en de très bonnes relations avec Gide, Jean Moréas, Paul Léautaud et Rémy de Gourmont, mais aussi d'artistes, comme Amedeo Modigliani, qui a fait de lui un portrait en 1915.. En 1921, il a publié *Souvenirs de mon commerce*, où il parle surtout de ses relations avec les écrivains. Mais l'essentiel de son oeuvre réside dans ses recueils de dessins. En 1907, il fait déjà paraître *Carcasses divines*. Cet ouvrage sera suivi de *Comédiennes, Monographie d'une comédienne tragique & comique, Visages des contemporains Portraits dessinés sur le vif* (1913) et d'autres volumes qui se situent entre la caricature et le portrait tracé à la hâte. En 1908, le pauvre et talentueux Mecislas Goldberg n'a pas fait une monographie de ses travaux sur papier, ni une pure et simple description de ses oeuvres. Il s'est efforcé de construire une sorte de philosophie de son art à partir de l'idée de la ligne. Rouveyre, avec Warnod, a certainement été l'un des derniers de ces « humoristes » qui avaient prospéré pendant le XIXe siècle. Il voit en lui le représentant insigne d'une forme d'art qui n'avait pas encore ses lettres de noblesses (ce faisant, il se faisait l'héritier de Charles Baudelaire, qui avait consacré Constantin Guys, qui ne peignait pas, le paradigme du « peintre de la vie moderne). Goldberg explique la réalité qu'il met à jour et qui dépasse le réalisme, les extrapolations dont il use pour parvenir à ses fins, le rire inhérent à sa démarche, qui est une de ses armes favorites. Il explique : « L'esthétique, c'est de chercher cette échelle de simplification, de l'imposer aux surfaces et aux faits, de spiritualiser en un mot les instants fugaces de la vie, qui paraissent fugaces et confuses. » Il souligne que chez lui il y a eu la volonté d'aller puiser le spirituel qui se cache derrière les formes et les apparences. Goldberg caractérise ses figures. Par exemple il dit de son portrait de Jules Renard : « Celui-ci a vu l'âme chancelante. Il s'accoude et il regarde, la vie passe... » Apollinaire a fait l'éloge de ce livre qui ne peut être comparé à aucun autre car il est littéralement combe de réflexions subtiles sur la définition de l'espace et de la ligne dans le dessin, sur ce qu'ils expriment et suggèrent. C'est un livre unique et merveilleux qui fait redécouvrir la magie sarcastique de la plume d'André Rouveyre. Aldous Huxley avait pourtant loué cet artiste dans son roman *Chrome Yellow*.